

AVANT-PROPOS

«I danari non sono il nervo della guerra»; «Pecunia non est nervus belli»; «Money is not the sinew of war»; «L'argent n'est pas le nerf de la guerre». Le présent ouvrage a pour objet cette proposition de Machiavel: qu'est-ce que Machiavel a dit et qu'est-ce qu'il entendait en écrivant cela? Comment cet énoncé fonctionne-t-il? C'est là ce que nous nous sommes proposés de comprendre et d'expliquer. Cette proposition radicale et les limites mêmes que son auteur lui assigne alimentent aujourd'hui la thèse ancienne, mais qui a trouvé une vigueur nouvelle dans certaines études récentes, selon laquelle Machiavel manquerait de cohérence intellectuelle et de consistance théorique, que ce manque de cohérence et de consistance serait l'expression de l'opportunisme de ses choix politiques, ou de ses angoisses existentielles, ou bien encore de son incapacité à s'élever au dessus de l'incertitude qu'impose la variété inépuisable du réel. Devant cette proposition, nombre de présentations de Machiavel, et des moins négligeables, nous mettent en présence d'un illuminé développant des thèses chimériques et extravagantes. Elles suggèrent qu'il y a chez ce grand penseur une part irréductible d'entêtement confinant à l'absurdité. Le lecteur trouvera au long de cet ouvrage des arguments qui sont opposables à ces opinions. Mais il faut préciser dès maintenant que nous avons cherché dans ces paroles de Machiavel des indications sur la signification objective de son activité pratique et de sa pratique théorique, non pas la trace d'un phénomène psychique ou psychologique. Quels mécanismes intellectuels et quels usages de la raison conduisent à produire un énoncé qui apparaît en complète contradiction avec l'opinion commune, et que l'opinion commune juge en retour déraisonnable? Quelles en sont les conséquences?

Notre ouvrage se réfère à un chapitre des *Discours sur la première Décade de Tite-Live* (*Discorsi sopra la prima Deca di Tito Livio*), le dixième du livre deux. La proposition «l'argent n'est pas le nerf de la guerre, contrairement à l'opinion commune» en est d'abord l'intitulé. À son commentaire philologique, historique et critique est consacrée la seconde partie (chapitres sixième et septième). Mais d'abord en première partie, dans la mesure où il s'agit de considérer un fragment des *Discours*, certains prolégomènes ont semblé

nécessaires. Il a paru s'imposer de clarifier le statut de cet écrit en tant qu'œuvre de Machiavel (chapitre deuxième), de considérer les problèmes d'interprétation qui en découlent et de dégager des éléments d'armature théorique et historique, ainsi que de traiter des questions utiles à son interprétation (chapitres troisième, quatrième et cinquième). Même là où sont discutés des arguments qui en dépassent à proprement parler le contenu, ce dixième chapitre du deuxième livre des *Discours* n'en constitue pas moins le nœud principal à partir duquel et vers lequel a été déterminée l'extension du champ des problèmes considérés. Dans un travail d'un autre genre concernant la pensée politique de Machiavel, le traitement des arguments non exclusivement pertinents pour la compréhension du contenu de cette sentence – « *I danari non sono il nervo della guerra, secondo che è la comune opinione* » – et l'explication de ses enjeux auraient pu recevoir une économie diverse. Par exemple, il est évident que pour une présentation globale de l'œuvre de Machiavel, certains thèmes généraux et certains concepts fondamentaux devraient être décrits plus amplement, alors qu'il faudrait restreindre l'exposé des questions attenantes à cette sentence. Mais il y aurait bien quelque outrecuidance à ajouter encore, sur Machiavel, un nouveau volume aux articles encyclopédiques, aux préfaces et commentaires, ouvrages d'introduction, guides, manuels, biographies intellectuelles, essais et sommes érudites déjà disponibles en diverses langues. Ce n'est pas que de nouvelles synthèses puissent devenir nécessaires, mais il serait souhaitable qu'elles le soient par l'effet d'analyses renouvelées et, éventuellement, de l'exploitation d'une documentation nouvelle.

Parce que l'examen se concentre sur une seule sentence, le présent ouvrage devient plus analytique à mesure qu'il procède de thèmes plus ou moins généraux à des thèmes plus spécifiquement pertinents pour l'élucidation de la signification théorique et pratique de cette sentence même. Aussi, le travail herméneutique concernant ce chapitre, mobilisant d'abord les ressources de la logique, de la rhétorique, de la grammaire et de la philologie, se trouve appuyé, d'une façon inhabituelle dans le cadre d'une étude portant sur la pensée de Machiavel, par une recherche historique de fond. S'il est vrai que la connaissance historique est un luxe, il faut préciser d'emblée que cette recherche a découlé des nécessités mêmes de l'exégèse de ce chapitre et non d'un postulat méthodologique général ou d'une définition préétablie de ce que serait un contexte. Par conséquent, ce qui est effectivement restitué de cette recherche historique est limité par ce que le travail d'exégèse a paru rendre nécessaire.

En un mot, l'importance théorique de la sentence machiavélienne ne saurait être pleinement saisie qu'à identifier qu'elle enveloppe une critique des institutions en vigueur, et en particulier d'un

système des finances déterminé et lié à un type d'organisation militaire particulier. L'objet central de cet ouvrage est de faire cette démonstration et d'en tirer certaines conséquences. La recherche historique de fond visait donc à développer une compréhension de première main du fonctionnement des finances publiques florentines et de ses implications politiques et sociales au moment crucial où Machiavel a formé certains de ses concepts fondamentaux, en particulier celui de « peuple en armes ». C'est dire que les investigations historiques dans les archives florentines se sont concentrées principalement sur la période qui va de l'entrée de Machiavel à la chancellerie de la république du Grand Conseil, mi-1498, à la loi de décembre 1506 dont la rédaction fut préparée par Machiavel et qui institua la milice. Au plan exégétique, en revanche, il apparaît que les potentialités et la signification de cette loi ne sont livrées que dans l'œuvre théorique imprimée de manière posthume, soit dans les *Discours* et dans *Le prince*. Il s'ensuit que rien n'a été exclu des écrits de Machiavel, même s'ils n'ont pas tous reçu le même soin analytique et n'ont pas tous été également cités.

Concernant le travail proprement historique, un document maître conservé dans les Archives d'État de Florence, qui a paru, en l'état actuel des connaissances et des inventaires des archives liées au *Monte* (si on veut, en langage moderne, le système des finances florentin qui était basé sur la consolidation de la dette publique autour des années 1350 et la négociabilité des titres), une découverte matérielle assez exceptionnelle par sa nature et par son contenu, s'est imposé comme centre de gravité intellectuelle sur de telles matières. Portant sur un contrôle des comptes des capitaux investis dans la dette flottante, ce document participe d'une représentation plus fine et plus complète d'un tournant majeur dans l'histoire politique de la république florentine du Grand Conseil. Son intérêt excède toutefois ce qui était nécessaire au présent travail : une grande partie de son contenu est proposée en caractère d'imprimerie en appendice, tandis qu'une présentation systématique où il pourra être traité en lui-même et pour lui-même dans le cadre d'une étude de sociologie financière de la république du Grand Conseil est renvoyée à un travail ultérieur. Représentation d'un épisode cardinal dans l'effort de sortie de la crise financière autour de 1502, notre document maître permet d'indiquer et de comprendre plus clairement les limites des solutions financières à la crise des finances dans un dispositif institutionnel déterminé, ainsi que la nécessité, à laquelle Machiavel s'est plié, de penser et de mettre en place des institutions nouvelles. Le dispositif législatif qui l'entoure éclaire aussi certains motifs de l'opposition aristocratique à la république du Grand Conseil et le contraste des intérêts matériels. La crise politique et financière apparaît comme une

conséquence logique de ce que l'on peut appeler un « capitalisme financier », lequel a fait l'objet à Florence d'un montage institutionnel spécifique aux XIV^e et XV^e siècles. Son principe se résume en une formule simple et triviale : socialiser les coûts, privatiser les bénéfices. Ses deux piliers sont l'usage d'armées stipendiées pour la principale mission policière et militaire qui est le contrôle et la défense du territoire toscan, et d'un montage financier reposant sur le principe d'un endettement de l'État (dette publique consolidée et système d'assurance privée, dette flottante) mettant la république sous la dépendance d'un groupe restreint de riches prêteurs que l'on peut appeler une « aristocratie financière ».

Sous cet éclairage, le projet machiavélien d'instituer le peuple comme fondement et sujet actif du pouvoir d'État, en l'armant, se lit comme effort de rendre la République autonome à l'égard du pouvoir de la finance et de son aristocratie. En ce sens, le projet pratique d'instituer une milice *a posteriori* dite nationale, tel qu'il est développé par Machiavel, est bel et bien porteur d'un projet révolutionnaire, ayant en vue l'émancipation du peuple et l'organisation politique d'une société indépendante, c'est-à-dire qui ne soit pas soumise à la domination d'une puissance extérieure, et libre et égalitaire, c'est-à-dire qui ne soit pas soumise à la domination intérieure des grands. La position soutenue dans les *Discours*, marquée par le refus d'appliquer aux questions politiques les termes de la fatalité et par l'affirmation de la nécessité de prendre en compte la longue durée dans l'analyse, conduit donc à envisager de renforcer l'organisation sociale contre les intérêts à court terme d'un petit groupe de gens.

Un des principaux écueils de cette recherche était de présenter la juxtaposition de deux études distinctes par leur méthodologie et par leur objet : l'une que l'on pourrait se représenter comme étant de sociologie financière appliquée à la période historique de référence, l'autre comme étant d'exégèse d'un certain nombre de textes de Machiavel. Le risque aurait été de présenter celle-ci comme une conséquence de celle-là, et donc de réduire l'acte de penser à un produit déterminé par certaines conditions historiques. Le travail historique est ici plutôt considéré comme un outil subordonné à la nécessité de la compréhension de la façon dont fonctionne la proposition de Machiavel. Il sert d'indicateur pour aller plus loin dans la compréhension de la pensée de l'auteur du *Prince* et des *Discours*, une pensée dont la fréquentation est jugée utile et formatrice en tant qu'elle offre des outils pour l'analyse des sociétés humaines, et, du moins Machiavel l'espérait-il, pour l'action politique. Ainsi, faut-il répéter, le travail historique n'est pas séparé ou juxtaposé au travail exégétique, mais s'incorpore à lui et procède de lui ; le lecteur ne trouvera pas ici une étude de sociologie finan-

cière séparée et autonome bien qu'une partie du matériel sur lequel nous avons travaillé et à partir duquel nous avons formé, développé, éprouvé et vérifié nos hypothèses, offre le point de départ pour la réaliser.

Malgré la brièveté relative du texte de référence, en principe un seul chapitre des *Discours*, celui-ci est considéré pour ce qu'il est apparu être substantiellement au fil d'une recherche ayant à l'origine pris pour objet une expression caractéristique de l'antimachiavélisme du XX^e siècle, mais dont les racines sont plus profondes, à savoir l'accusation portée contre Machiavel d'avoir négligé l'examen des conditions économiques et sociales dans l'élaboration théorique de questions concernant l'organisation des sociétés humaines, le rapport entre les grands et le peuple, le concept de « peuple en armes » et celui de l'État : Machiavel n'aurait pas pensé ce qui relève, selon nos catégories actuelles, de l'économique. Le chapitre premier, en guise d'introduction, est consacré à l'analyse de cette réfutation et à l'examen de la façon dont elle sert des thèses sur la genèse de l'État moderne et de l'économie politique, thèses qui se résolvent bien souvent en une apologie larvée des classes dominantes. Ainsi, le texte de référence est considéré non pas de façon cabalistique, comme le chapitre situé au beau milieu des *Discours* tels que la tradition nous les a transmis, ni un chapitre parmi d'autres dans la structure de cet ouvrage, mais proprement un point nodal où confluent, de façon plus ou moins hiératique ou germinale, une série de motifs de l'œuvre et de la personnalité de l'écrivain. La tendance à affirmer catégoriquement une position de vérité en rupture totale avec l'opinion commune ne marque pas seulement la recherche de la véritable essence des phénomènes au-delà des opinions les plus convenues, mais enregistre encore la faillite de toute une anthropologie politique et sociale qui nous apparaît d'abord véhiculée par des pratiques discursives, mais dont il importe de saisir ensuite comment elle fut soutenue par des formes institutionnelles et des rapports sociaux spécifiques.

Il suffit alors d'embrasser du regard la diversité des arguments contenus dans ce dixième chapitre du livre deux des *Discours* pour se rendre compte de la multiplicité des thématiques offertes par la trentaine de phrases qui le composent. Au sein de l'œuvre de Machiavel, ce chapitre peut être considéré comme une monade. À ne recueillir que les aspects manifestes, on voit vite que l'on pourrait déjà le nommer tel ; à plus forte raison encore si l'on en accueille les aspects les moins évidents à première vue. Ainsi, la discussion des écrits de Machiavel est accompagnée de l'analyse critique de certaines exégèses disponibles et, en particulier, des gloses apposées dans un grand nombre d'éditions de ses textes, principalement *Le prince* et les *Discours*. Nous avons de la sorte

tenté un commentaire d'un genre nouveau en essayant d'articuler constamment l'exégèse à l'histoire. Mais encore, nous n'avons pu laisser aux glossateurs et aux critiques leurs commentaires de tel et tel passage sans les reprendre à nouveaux frais, en examinant comment il est comparé avec d'autres, mis en relation avec ce qui précède et ce qui suit, éclairé par les différents sens que les termes ont en plusieurs endroits de l'œuvre, comparé avec les sources qu'il est susceptible de mobiliser. Non que nous ayons pu nous contenter de réfuter le sens littéral que donnent, de la proposition machiavélienne, certains de ses détracteurs, ou bien de perpétuer le commentaire du commentaire, que celui-ci soit devenu canonique ou resté cantonné dans les recoins d'une bibliographie interminable. En traitant équitablement les interprètes et commentateurs en tant qu'ils ont contribué à débrouiller des aspects de la pensée de Machiavel, il s'agit plutôt d'éclairer les positions qu'ils soutiennent, qu'elles soient d'ordre méthodologique ou critique, par leurs motivations et leurs significations. En cela cette étude tente aussi de reconstituer certains liens généalogiques, parfois inattendus, qui associent certaines tendances de la recherche contemporaine à la tradition de la lutte contre les idées de Machiavel. S'il y a des arguments et des problèmes pour lesquels la discussion des études précédentes peut facilement rester implicite et opportunément être synthétisée, il y en a d'autres pour lesquels il est plus opportun que la partie négative du travail apparaisse explicitement au cœur de l'explication. La problématique du présent ouvrage a paru relever de cette seconde espèce, pour cette raison que la vérité dogmatique de l'opinion commune, réfutée par Machiavel, ne cesse d'être répétée tous les jours, par paresse, fausse conscience ou habitude cognitive, dans la recherche, dans la presse et dans la bouche des gens. Nonobstant de rares voix discordantes, elle fait encore l'objet d'un consensus, comme si sa réfutation par Machiavel, pourtant bien influente jusqu'au XVIII^e siècle (voir le premier appendice), était devenue inaudible, incompréhensible et sa signification presque inaccessible après l'ère des révolutions.

Quelque particularisée que puisse paraître l'étude annoncée d'un seul chapitre des *Discours* et de la sentence qui l'intitule, il n'est pas douteux qu'elle soit quand même incomplète en certains points. Et cela d'autant plus que ce commentaire tente de présenter à la fois le développement du microcosme textuel que constitue le chapitre de référence et à la fois d'inscrire son sens dans la tradition de ce qui le précède et de ce qui le suit. Il repose sur la conviction générale qu'une lecture profitable de Machiavel est impossible sans une historicisation, non seulement de son activité pratique et de sa pratique théorique, mais encore des interprétations qui ont encore cours aujourd'hui. Cette étude pourrait apparaître à première vue

trop étroite et spécialisée, aussi bien à cause de l'objet qui la fonde, c'est-à-dire le seul énoncé d'une sentence, qu'en raison des reconstructions historicistes qui permettent d'en saisir pleinement l'importance théorique. Là où elle avance plus dans le détail, ici de la philologie ou là de la technique financière, par exemple, l'analyse cherche en fait à éviter la dispersion et à poursuivre toujours ce même souci de l'unité de la structure et du concept, observant enfin l'opportunité d'exposer clairement, plus qu'une découverte et que les résultats d'une recherche – lesquels pourraient être résumés en quelques lignes d'aridité abstraite et dogmatique –, une partie du travail de l'enquête même en son devenir, selon son processus, avec ses acquis autant que ses incertitudes. Évitant la juxtaposition thématique ou conceptuelle, la structure dynamique d'un processus mental est donc reconstruite et exposée en motivant des conclusions de telle sorte que, plus que la nouveauté des positions théoriques soutenues, celles-ci du moins apparaissent fondées. Pour autant, et bien que nous tenions fermement qu'il n'y a pas eu de progrès de l'interprétation concernant Machiavel (en dépit de la diversité des trames historiques et sociales et en dépit du développement des connaissances et de l'activité de la recherche), mais la pérennité d'un conflit dont les enjeux n'ont jamais été simplement de connaissance ou d'interprétation, nous sommes aussi parfaitement conscients de la nouveauté de certaines des positions avancées et de certaines articulations conceptuelles dégagées en ce qui, finalement, nous apparaît être un essai d'approche d'une des œuvres les plus controversées et les plus stimulantes de notre civilisation.